

EAN 9791044326911

© Hello Editions, 2026

Dépôt légal : août 2026

Visuel de couverture : Tojo Rakoto

Maquette intérieure : Hello Editions

Retrouvez l'ensemble des parutions des éditions Hello sur www.helloeditions.fr
et suivez l'actualité de la maison d'édition sur Instagram : [@editionshello](https://www.instagram.com/editionshello)

Librairie Hello

6, boulevard d'Indochine

Paris XIX^e

Tous droits réservés.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Axel Rivage

Renaître pour ma fille

*Le combat d'un père face à
la violence invisible*

Avant-propos

Ce livre est le récit d'un combat long de plus de vingt ans : celui d'un père pour sa fille, et pour lui-même.

Je brise le silence sur un sujet encore tabou : **les violences faites aux hommes**, afin de donner une voix à ceux qui n'osent pas témoigner.

Mon histoire est celle d'une lutte acharnée pour faire reconnaître par la justice les **violences psychologiques et l'emprise** que sa mère nous a infligées — des abus que ma fille a malheureusement dû affronter seule après avoir été contraint de quitter une grande ville de l'Ouest pour me reconstruire.

Renaître pour ma fille : Le combat d'un père face à la violence invisible retrace un parcours semé d'épreuves et d'injustices. J'y expose les **dysfonctionnements profonds du système judiciaire et social** que j'ai affrontés : des plaintes non traitées, des auditions d'enfants non conformes, le déni des services sociaux et des décisions de justice incohérentes face à l'urgence de la situation. J'y raconte le **sacrifice de ma vie personnelle et professionnelle**, la descente aux enfers qui m'a conduit jusqu'à l'aide alimentaire, tout cela pour ce combat.

Mais au-delà de la dénonciation, ce témoignage est avant tout un message d'**espoir et de résilience**. Plus important encore, je partage l'incroyable force qui m'a animé : l'**amour inconditionnel** d'un père pour sa fille, et le soutien mutuel qui nous a permis de tenir bon.

Ce lien indéfectible est ma plus grande réussite.

Je raconte enfin comment cet amour a été le moteur d'une **renaissance inattendue** : celle d'un homme qui a bâti sa propre entreprise afin de pouvoir s'occuper de sa fille. C'est notre histoire, la mienne et, je l'espère, la sienne. Une histoire qui démontre que, face à un système où la justice préfère trop souvent l'injustice au désordre, la seule vérité qui compte est celle du cœur.

Ce livre est pour tous ceux qui, comme moi, se sont battus pour un enfant, pour tous ceux qui ont vécu l'emprise, et pour tous ceux qui ont su renaître de leurs cendres.

Dans un souci de protection et de respect de la vie privée, tous les noms des personnes, y compris le mien, ainsi que certains lieux et détails, ont été modifiés. Ce livre est publié sous le pseudonyme d'Axel Rivage.

Mon coup de foudre et le grand départ : L'impulsivité dévore l'autonomie

Je suis né dans une ville baignée de soleil du sud de la France et j'y ai toujours vécu jusqu'au début des années 2000. Jamais je n'aurais pensé qu'un jour, je m'installerais ailleurs, et encore moins dans cette ville portuaire de l'Ouest. Mon horizon s'était rarement étendu au-delà d'une grande métropole du sud-ouest.

Pour me présenter : j'ai plus de cinquante ans. J'ai été à mon compte depuis ma vingtaine, avec plus ou moins de réussite. Mais comme je dis à ma fille :

— J'ai la vie que j'ai choisie.

Ce qui est inestimable. Plus tard, je n'aurai aucun regret, car j'aurai fait tout ce que j'ai voulu. Mon dernier projet est de vivre en VANLIFE, dans un fourgon aménagé, pour enfin vivre « autrement ».

Je suis aujourd'hui auteur de formations vidéo sur des logiciels de gestion et de comptabilité, mais ma carrière a commencé comme formateur indépendant pour des éditeurs de logiciels, un métier que j'ai exercé pendant plus de vingt ans. Mon parcours est celui d'un autodidacte. Après un parcours initial en gestion et informatique, j'ai vite déchanté sur la réalité de l'expertise comptable. Heureusement, mes amis m'ont encouragé à me lancer dans la formation. Ma double compétence

informatique et comptabilité était rare à l'époque, et elle a fait ma force. Je me suis lancé comme travailleur indépendant vers la fin des années 90.

Pendant plus de dix ans, ma vie fut un tourbillon : je prenais l'avion le dimanche soir et rentrais le vendredi. J'étais trop fatigué pour socialiser, content de « buller » le week-end, même si je faisais beaucoup de sport. Le temps passant, j'ai ressenti le besoin d'une vie plus sédentaire et de relations plus stables.

Un jour, un prospectus d'un club de célibataires atterrit dans ma boîte aux lettres. Le concept était parfait pour mon emploi du temps de free-lance : faire des rencontres via des activités sportives, culturelles ou gastronomiques.

Un soir de juin 2000, alors que je dînais après une partie de badminton, une passionnée de voile m'a convaincu de participer à une croisière en Méditerranée avec d'autres clubs de France. Je n'avais jamais fait de voile, mais le concept de mélanger les célibataires des différents clubs était séduisant. C'était écrit : ma vie bascula ce jour-là sans que je le sache.

Arrivé sur le port, j'apprends que je partage mon bateau avec mes compères du Sud et trois adhérentes d'un club de l'Ouest. Nous déjeunons ensemble, et j'apprends l'incroyable coïncidence : l'une de ces femmes a pu faire la croisière grâce au désistement de celle-là même qui m'avait convaincu ! Elle était sur liste d'attente et a pris sa place au dernier moment.

À cette époque, j'étais un adepte du « carpe diem ». Quand je l'ai vue, j'ai su que j'allais passer une bonne semaine. Ce fut le cas : soleil, mer, endroits paradisiaques.

À la fin de la croisière, le retour fut fatal. Elle me demande sur le port :

— Est-ce que tu veux que je vienne avec toi une semaine ?

Ma raison me disait non, car une voisine de palier m'attendait à mon retour, une amie avec qui je venais de comprendre que c'était plus que de l'amitié. Mais je lui ai répondu :

— Allez, banco, on fait le test pour une semaine.

Je n'avais jamais eu de relation suivie, et je me suis dit :

— Pourquoi pas.

L'histoire sans paroles survint dans l'ascenseur de mon immeuble, lorsque nous croisâmes ma voisine, qui me fusilla du regard. En rentrant, elle découvrit mon désordre d'homme célibataire. J'avais des missions de formation toute la semaine à côté de ma ville. Quand je suis rentré à la fin de la journée, mon appartement était transformé : tout était rangé, elle avait fait des machines, réorganisé mes placards. Au lieu de m'inquiéter de cette situation, j'ai été rassuré. Ma vie de nomade pleine de désordre rencontrait une vie bien définie et organisée. J'aurais dû être vigilant, mais c'était l'été, et je ne faisais pas de plan sur la comète.

Arrivent la fin de cette semaine de « test, » et la question fatidique :

— Est-ce que tu veux venir avec moi une semaine chez moi ? »

Je n'avais rien de prévu. Je lui répondis :

— Allons-y.

Son appartement n'était pas un appartement, mais un « musée, » tout était nickel. Mais je profitais du moment et des charmes de la région. Je suis resté trois semaines. Au retour, en voiture, je lui dis :

— Je suis amoureux de toi.

J'étais persuadé qu'elle ne me ferait jamais de mal. La seule chose qui me chagrinait, c'était sa maniaquerie et sa vie trop organisée.

En août 2000, je lui propose d'emménager chez elle. Je donnais mon préavis de mon appartement alors que je venais juste de l'avoir. Professionnellement, ça ne changeait rien, car je partais le dimanche pour revenir le vendredi.

Mon départ fut un choc pour mes parents. Fils unique, ma mère m'a répondu :

— On va te perdre, mon fils.

Mon père, qui me connaît bien, était furieux :

— Il te manque du plomb dans la tête mon fils.

Mais l'amour rend aveugle. En septembre 2000, je m'installais chez elle.

L'Isolement :
Quand le « Roi de la Lingette » devient l'otage
financier

Pendant plus de dix ans, mes missions de formateur m'assurent un revenu stable. Courant 2001, tout s'arrête. Du jour au lendemain, je me suis retrouvé sans travail, bloqué dans cette nouvelle ville.

Elle gagnait très bien sa vie et était très ambitieuse, cadre commerciale dans le secteur de la santé. Plus les mois passaient, plus l'écart financier se creusait, et plus j'avais du mal à maintenir notre train de vie. J'étais fier, et cette pression était terrible. Je facturais bien mes journées pour les très grandes entreprises nationales. Dans cette ville de l'Ouest, le marché était celui des TPE/PME, et les tarifs n'étaient pas les mêmes.

Le pire, c'était les a priori des chefs d'entreprise. Combien de fois j'ai entendu :

— Les gens du sud, on n'en veut pas.

Pour eux, c'était louche qu'un homme du sud vienne s'installer dans l'Ouest. Même combat pour trouver un expert-comptable :

— Les comptabilités du midi, on n'en veut pas.

J'ai dû contacter un ami dans ma ville natale.

Je me suis rendu compte que j'aurais dû faire un test de quelques mois. La région est magnifique, mais il manque de chaleur humaine. Quand j'arrivais chez un client avec un grand sourire, la réponse était toujours :

— Vous n'êtes pas d'ici ?

Ma réponse scellait mon sort.

Face à mon manque d'activité, j'ai proposé de la soulager dans les tâches ménagères pour compenser. À partir de 2001, je faisais tout : ménage, repassage, lessive, cuisine, courses. J'avais été exempté de l'armée, mais à partir de ce moment, j'ai eu l'impression de faire mes « classes ». Je suis un papa moderne, très ouvert d'esprit, et, au début, j'acceptais cette situation. Quand nous recevions des amis, je disais avec humour :

— Je suis le roi de la lingette !

Mais cette situation m'a rongé petit à petit. Elle était très exigeante. Pour le repassage, les cols devaient être sans aucun pli ; pour l'aspirateur Vorwerk, j'avais droit à un cours complet sur les différentes brosses. C'était sa manière de montrer sa supériorité. Je me souviendrai toujours du post-it sur la porte d'entrée le matin m'indiquant mes tâches quotidiennes. Le soir, elle passait le doigt sur les meubles pour vérifier la poussière.

Elle me donnait même des ordres devant ses amis, et je répondais, sur le ton de la plaisanterie :

— Bien, mon colonel.

Mais lorsque la fatigue ou la contrariété montait, j'étais son défouloir.

— Je ne peux rien te demander, je ne peux pas compter sur toi, c'est mal fait, il faut que je fasse tout par moi-même, tu me sers à rien.

Au début, je me rebellais, mais elle me disait :

— Si tu n'es pas content, tu n'as qu'à rentrer chez toi.

Le problème, c'est que j'avais plus rien. J'étais isolé, mes parents ne me parlaient plus. J'étais pris au piège, sans ressources financières stables pour repartir.

Ma conscience me dit que si je ne l'avais pas rencontrée, je n'aurais jamais eu ma fille, ce qui est la plus belle chose qui me soit arrivée. Mais

souvent, je me pose la question : quelle aurait été ma vie si j'avais répondu : non.

Ce jour-là sur le port... Aujourd'hui, plus de deux décennies plus tard, je suis toujours dans cette ville, et ce n'est pas fini, car ma fille est encore adolescente. J'espère qu'elle aura l'audace de partir si elle n'est pas heureuse. Moi, je n'en ai pas eu.

Le choc du double visage :
L'Année où j'ai perdu ma mère (et la liberté)

Je ne savais pas ce que c'était une perverse narcissique. Je ne l'ai su qu'en 2015, quand je me suis enfui de cette ville de l'Ouest en regardant une émission. Il y avait le témoignage d'un homme qui subissait des violences psychologiques de la part de sa conjointe. **En entendant cet homme sur mon écran, j'ai eu l'impression que l'air me manquait. C'était la première fois que je mettais un mot, un nom clinique, sur ce que j'avais enduré pendant des années.** Tout de suite, je me suis dit :

— Mais, c'est mon histoire.

Il décrivait exactement ce que je vivais : lorsqu'on était en privé, elle avait une personnalité, en public, c'était quelqu'un d'autre. Quand nous avions des invités, c'était un ange, j'étais son « BIBOU », son « cœur », mais, dès que nous étions de nouveau seuls, j'avais de nouveau son côté obscur. Mais je l'aimais encore. Ces colères étaient par période. C'est incroyable comme les années peuvent défiler, et j'étais peut-être aussi lâche. Je n'avais aucun moyen de partir, je n'avais pas de bon rapport avec mes parents, avec le temps, on se résigne. Je ne pouvais en parler en personne, elle était la conjointe parfaite en public. Mes relations n'étaient

que des siennes, personne ne m'aurait pris au sérieux, même si, pendant les repas, avec de l'humour, j'essayais de faire passer des messages.

On essayait d'avoir un enfant. Il y a un domaine sur lequel on s'entendait bien, c'étaient les relations sexuelles. Nous avions tous les deux un célibat épanoui avant de nous rencontrer. Dès 2001, je ne lui ai rien caché, au niveau de mon papillonnage, comme je lui ai dit :

— Je préfère avoir bien vécu avant de me mettre en couple.

J'étais prêt pour avoir une vie de famille, j'avais trente-trois ans, j'étais fatigué d'avoir un avenir professionnel incertain. Malgré les tensions que nous vivions, je suis de bonne composition. Comme je disais à ma mère lorsque je l'avais au téléphone :

— Je voudrais qu'elle soit la mère de mes enfants.

Elle était très responsable, gentille malgré tout, j'étais encore très amoureux. Mais je pense aussi que j'étais sous son emprise sans m'en rendre compte parce qu'avec le recul, lorsqu'en 2015, je me suis enfui. Je me suis dit :

— Mais comment j'ai pu supporter tout ça ?

Ma mère a un cancer avancé

C'était en fin d'après-midi, en 2003, ma mère m'appelle pour m'annoncer qu'elle a un cancer des poumons, elle avait cinquante-huit ans. Elle fumait deux paquets par jour et n'était pas très assidue pour se faire suivre par un docteur. Quand je vivais encore chez mes parents, ma mère toussait beaucoup dès qu'elle se levait. Elle n'a jamais voulu aller faire des radios parce que je pense qu'elle se doutait du diagnostic. Quand elle me l'a annoncé, elle pleurait parce qu'elle avait peur de ma réaction. Je suis fils unique, ma mère, c'était tout pour moi. Elle a toujours tout fait pour moi, elle m'a beaucoup couvé parce qu'elle a eu une enfance malheureuse. J'étais un enfant gâté. Je communiquais beaucoup avec ma mère, même si mes rapports à l'adolescence étaient difficiles avec mes parents. Quand j'avais un coup dur ou un coup de blues, j'appelais ma mère. Elle était très sensible et humaine, je suis